

Chez le Dr Taha Hussein

Al-Risala, 9 octobre 1939

Par le Dr Zaki Mubarak

Au début de l'été, j'avais rendez-vous avec l'éminent Dr Taha Bey Hussein, pour lui remettre un exemplaire de mon livre (Layla, la malade en Irak) et en lire avec lui quelques pages ; mais lorsque j'arrivai à l'heure convenue, je ne le trouvai pas chez lui ; je remis donc le livre à un soldat qui montait la garde là, et je m'en allai. Rien ne me consola de ce rendez-vous manqué avec le Dr Taha Hussein, sinon quelques instants de délice passés chez Mademoiselle Oum Kalthoum, dont la maison n'est qu'à quelques pas de celle du Dr Taha.

Le lendemain, je téléphonai pour savoir comment j'avais pu manquer le rendez-vous ; il s'excusa avec courtoisie et m'assura l'avoir complètement oublié, m'invitant à en fixer un nouveau. Je lui dis que je m'apprêtais à partir pour Bagdad, afin de prendre part aux cérémonies commémoratives du roi Ghazi, et que je tiendrais absolument à avoir l'honneur de le rencontrer à mon retour. J'aurais aimé jouir de sa compagnie une fois revenu de Bagdad, mais je craignais qu'il n'eût manqué notre premier rendez-vous à dessein ; car les âmes bien intentionnées n'en finissent pas de « raccommorder » les liens entre lui et moi.

Puis le Dr Taha partit pour Paris, et le bruit courut qu'il présenterait ses excuses pour ne pas assister à la rentrée universitaire suivante, afin de se reposer des tracasseries de la vie universitaire et de composer un livre sur l'histoire de la poésie arabe. C'est durant cette période que j'avais entrepris d'attaquer Ustadh Ahmed Amin ; et ma plume, s'emballant, laissa échapper quelques piques touchantes, sans raison, le Dr Taha Hussein ; c'est pourquoi, moi aussi, je répugnai à aller le saluer lorsque j'appris son retour de Paris. Puis je résolus enfin d'accomplir mon devoir et de rendre au Dr Taha la visite qui lui était due, espérant qu'en lui présentant cet hommage je dissiperais un peu des ténèbres que tissent ceux qui gagnent leur pain en fabriquant rumeurs et ragots.

Cela se passait le soir du treize de chaabane, tandis que la lune offrait au monde tous les artifices de la tendresse et de la douceur, rappelant aux cœurs assoupis leur beau passé dans les tourments de la jeunesse et de l'enchantement ; je descendis de voiture au pont Fouad

pour laisser mon cœur et mon âme se délecter un moment à voir le Nil faire face à la lune en ces jours de crue, et pour entrer à Zamalek avec respect et recueillement — car sa terre précieuse n'est faite que des cendres éparses de tant de cœurs et de tant d'âmes. Je traversai Zamalek de sanctuaire en sanctuaire, jusqu'à atteindre la maison du Dr Taha Hussein. J'espérais le trouver seul, étant arrivé après neuf heures, son heure de calme habituelle ; mais il semble que son retour de voyage eût levé toutes les barrières, car je trouvai sa maison en pleine effervescence, en compagnie d'un groupe d'hommes de mérite : les professeurs Chafiq Ghorbal, Abd al-Wahid Khallaf, Mansour Fahmy, Ali Abd al-Raziq, Saïd Lutfi, Amin al-Khouli, Tawfiq al-Hakim, Abd al-Wahhab Azzam, Ibrahim Moustafa et Abd al-Hamid al-Abbadi.

Je saluai le Dr Taha du salut d'un ami tendre et impatient, et l'interrogeai sur Paris et sur la Sorbonne ; il me donna des réponses brèves qui montraient bien qu'il voulait me cacher certaines choses. La guerre avait-elle donc frappé certains de mes amis là-bas ? Que Dieu nous en préserve ! Un instant plus tard, Ustadh Ahmed Amin fit son entrée ; je me levai pour lui serrer la main, mais il détourna le visage et fit mine de ne pas me voir. Je compris que l'occasion ne se prêtait pas à lui en demander compte, et je m'efforçai de sourire, tout en bouillant intérieurement. L'idée me traversa l'esprit que ma présence risquait de gâcher la réunion, et qu'il valait mieux que je me retire ; puis je me souvins que j'étais, plus que quiconque, en droit de revendiquer l'amitié du Dr Taha Hussein, quand bien même les intrigues nous auraient un temps séparés — j'avais été son véritable ami avant même que les amis d'aujourd'hui ne le connussent ; j'avais été son ami intime dans des circonstances où un frère même n'aurait pas pris des nouvelles de son propre frère. Pourquoi donc quitterais-je sa maison pour laisser le champ libre à un ami tel qu'Ahmed Amin ? Je résolus de passer la soirée tout entière — et que quiconque trouvait ma présence gênante veuille bien prendre congé !

Une fois les cigarettes passées à la ronde parmi les visiteurs, Ustadh Amin al-Khouli entama la conversation :

Amin al-Khouli — Zaki, ne quitteras-tu donc jamais les manières de la Monoufia ?

Taha Hussein — Et quelles sont donc les manières de la Monoufia ?

Amin al-Khouli — Ce sont la chicane, l'entêtement et l'obstination.

Taha Hussein — Zaki Mubarak, un chicaneur ? Dis autre chose, Amin, car les gens n'ont jamais connu de Zaki que le modèle même de la douceur, de la bienséance et du bon goût. Le Dr Zaki est, en vérité, un homme d'une grande douceur ; et l'un des signes de cette douceur, c'est qu'il regarde autour de lui, voit les gens las du calme et du silence, et leur décoche alors les projectiles de sa plume, pour qu'ils goûtent enfin au bienfait du mouvement, de la controverse et de la lutte.

Ali Abd al-Raziq — Il semble que tu sois plutôt satisfait du Dr Zaki Mubarak.

Taha Hussein — Que puis-je être d'autre ?

Zaki Mubarak — Vous pourriez avoir un mot de conseil, cher Docteur, si vous voyiez quelque chose qui l'exigeât.

Taha Hussein — Non, mon cher, que Dieu t'ouvre la voie !

Zaki Mubarak — Il semble, cher Docteur, que vous soyez fâché.

Taha Hussein — Je ne suis pas fâché, mais j'ai bien le droit d'être contrarié par certaines choses que je lis de toi.

Abd al-Wahid Khallaf — Le Docteur veut sans doute parler de tes articles où tu attaques Ustadh Ahmed Amin.

Ahmed Amin — Je m'oppose à ce qu'on soulève ce sujet dans cette assemblée.

Khallaf — L'affaire est simple, nous cherchons seulement à apaiser les cœurs.

Ahmed Amin — Je supporte tout, sauf qu'on porte atteinte à ma dignité.

Taha Hussein — Et Zaki Mubarak a-t-il porté atteinte à ta dignité en quoi que ce soit ? Si cela était vrai, ce serait un scandale contre la raison même !

Ahmed Amin — Il a porté atteinte à ma dignité de bien des façons.

Ibrahim Moustafa — Le Dr Zaki n'a nullement porté atteinte à votre dignité, cher maître.

Zaki Mubarak — Vous voilà tous à patauger dans des propos dont je n'avais jamais entendu parler avant aujourd'hui. Je ne savais pas

qu'Ustadh Ahmed Amin fût au-dessus de toute critique, ni que contester ses opinions équivalût à un attentat contre sa sainteté personnelle ! Croyez-vous vraiment, cher maître, que je vous aie fait du tort ?

Ahmed Amin — Je n'ai rien à te dire, et je refuse d'entrer en discussion avec toi. Tu es libre de publier tous les mensonges et toutes les calomnies qu'il te plaira.

Zaki Mubarak — Mensonges et calomnies ? Est-ce donc digne de prononcer de tels mots dans une telle assemblée ?

Mansour Fahmy — Remarque bien, Zaki, que tu as blessé Ustadh Ahmed Amin, et qu'il a parfaitement le droit de manifester sa colère envers toi. L'âme humaine est sujette à la satisfaction et à la colère, à la joie et à la peine, à l'espoir et au désespoir : Ustadh Ahmed Amin ne fait qu'exprimer, tout naturellement, ce qui est le propre de la nature humaine.

Zaki Mubarak — Et comment en serait-il si je m'étais permis, dans mon expression, les mêmes libertés qu'il s'est permises ?

Ahmed Amin — T'es-tu jamais retenu de quoi que ce soit ? Tes articles à mon sujet sont le témoignage vivant de l'étendue de tes manières !

Zaki Mubarak — Et je maintiens entièrement ce que j'ai dit de toi ; je n'ai dit que la vérité et la sincérité, et j'attends que Dieu se courrouce contre toi, pour te punir du mal que tu as fait en méprisant le patrimoine de la littérature arabe.

Taha Hussein — Quelle est donc cette histoire ?

Ahmed Amin — L'histoire, c'est que Zaki Mubarak prétend que Taha Hussein est un ignorant, et qu'Ahmed Amin est un sot !

Taha Hussein — Quelle sinistre nouvelle !

Saïd Lutfi — Moi qui croyais que tout cela n'était que plaisanterie sur plaisanterie. Et où donc le Dr Zaki a-t-il publié ces propos fâcheux ?!

Ahmed Amin — Il l'a publié dans la revue Al-Risala — celle même d'al-Zayyat. Al-Risala, que j'ai créée de ma propre plume.

Zaki Mubarak — Et al-Zayyat, que vous avez façonné de vos propres mains !

Taha Hussein — J'ai lu le premier article avant mon départ, et j'ai demandé à Ustadh Abdo Azzam de me garder le numéro pour que je le lise à mon retour ; je le lirai d'ailleurs ces jours-ci. Si j'y trouve que je suis ignorant et qu'Ahmed Amin est un sot, alors ta chute, Zaki, sera une chute dans la fange !

Ahmed Amin — Et quel tort a fait le pacha Lutfi, pour que Zaki Mubarak s'en prenne à lui aussi méchamment ?

Ibrahim Moustafa — J'ai lu ces articles à plusieurs reprises...

Taha Hussein — Selon les sept lectures canoniques ?

Ibrahim Moustafa — Je veux dire que je les ai lus avec attention, et que je n'y ai trouvé aucune allusion à Son Excellence le pacha Lutfi.

Ali Abd al-Raziq — Le pacha Lutfi ne s'offusque guère d'être présent à l'esprit des critiques et des chercheurs.

Zaki Mubarak — Et c'est justement pour cela que je l'attaque de temps à autre.

Saïd Lutfi — Voilà une curieuse façon de témoigner sa piété filiale et sa fidélité !

Taha Hussein — Bien sûr, bien sûr : notre ami Zaki Mubarak s'imagine que l'immortalité ne saurait échoir qu'à ceux qu'il évoque dans ses articles et ses ouvrages, en bien ou en mal. Et je l'avoue, il m'a ôté un poids de la poitrine le jour où il m'a dit qu'il ne m'attaquait jamais sans être persuadé qu'attaquer signifie, en somme, « bonjour ».

Ahmed Amin — Eh bien, moi, je ne veux ni de son bonjour ni de son bonsoir !

Zaki Mubarak — Mais je ne te laisserai en paix, et je ne cesserai de te nuire, que le jour où tu cesseras de faire du mal à la littérature arabe.

Ahmed Amin — Et en quoi la littérature arabe te regarde-t-elle ? Quels services as-tu rendus à cette littérature dont tu prétends être aussi jaloux que de ton propre honneur ?

Zaki Mubarak — Il me suffit d'être l'un des élèves de Taha Hussein.

Taha Hussein — Grâce ! Grâce ! Je jure devant Dieu que je serais bien plus content que tu comptes parmi les maîtres de Taha Hussein !

Zaki Mubarak — Cher Docteur...

Taha Hussein — Tu vas me tuer, à m'appeler ainsi « cher Docteur », alors même que tu prétends que je suis ignorant et qu'Ahmed Amin est un sot.

Ali Abd al-Raziq — Je n'ai jamais assisté, de ma vie, à un échange aussi savoureux ; il mérite d'être consigné par écrit.

Ibrahim Moustafa — À condition que mon nom n'y soit pas mentionné.

Ali Abd al-Raziq — Et qu'est-ce qui empêcherait que ton nom soit mentionné dans cet entretien ?

Ibrahim Moustafa — Tu ne sais pas ce qui l'empêcherait. Le jour où l'on consignera cet entretien, nul ne le consignera que Zaki Mubarak lui-même, celui qui a inventé cet art des veillées et des entretiens.

Ali Abd al-Raziq — Et crains-tu qu'il n'en rajoute à tes dépens ?

Ibrahim Moustafa — Je ne crains pas qu'on en rajoute, et je ne redoute pas la calomnie, car je suis fort capable de démentir les faussetés et de réfuter les mensonges. Si Zaki Mubarak se contentait de calomnier les gens, l'affaire serait plus légère et plus facile à supporter ; mais le malheur, hélas, c'est qu'il excelle à peindre la vérité.

Mansour Fahmy — Et en quoi peindre la vérité est-il dangereux ?

Ibrahim Moustafa — Le danger est immense. Laissez-moi vous exposer la difficulté : Zaki Mubarak prend soin de vous dépeindre dans votre meilleur état, et le meilleur état d'un croyant est celui de la prière. Savez-vous comment il vous dépeindrait en prière ? Il vous dépeindrait inclinés, ou prosternés ! Vous plairait-il donc d'être dépeint dans la posture de l'inclination ou de la prosternation ?

Tawfiq al-Hakim — Voilà bien une envolée parisienne, cher Ibrahim, qui témoigne de la splendeur de votre esprit.

Ibrahim Moustafa — Point du tout, cher Tawfiq, ce n'était là qu'un élan d'imagination que cet entretien savoureux m'a inspiré.

Ahmed Amin — J'espère que vous voudrez bien m'épargner ces plaisanteries ; sans la considération que je dois à cette assemblée, je serais déjà parti.

Taha Hussein — Je t'assure que le Dr Zaki n'a jamais eu l'intention de te nuire par ce qu'il a écrit sur toi. N'as-tu pas vu comment moi-même je l'ai supporté pendant des années, alors qu'il s'obstinait à m'accuser d'ignorance ?

Zaki Mubarak — Je ne vous ai jamais accusé, cher Docteur, d'ignorance pure et simple, Dieu m'en garde ! Je vous ai seulement accusé d'ignorance relative à Monsieur Bruno et à Monsieur de Lacroix, qui furent tous deux doyens de la Faculté des Lettres à Paris.

Amin al-Khouli — Bien répondu, jeune brave de la Monoufia ; le Dr Taha ne voit aucun inconvénient à ce qu'il existe, à Paris, des hommes plus savants que lui — il a été formé, après tout, dans la Ville lumière, et ne cesse d'y louer ses maîtres. Mais tu as accusé Ustadh Ahmed Amin de vulgarité intellectuelle : comment comptes-tu te tirer de cette affreuse accusation ?

Zaki Mubarak — Je n'ai jamais accusé Ustadh Ahmed Amin de vulgarité pure et simple, mais seulement de vulgarité relative au Cheikh Kharboush.

Taha Hussein — Et qui est le Cheikh Kharboush ?

Zaki Mubarak — Le Cheikh Kharboush est un savant si éminent qu'on ne saurait comparer Ustadh Ahmed Amin à lui.

Ali Abd al-Raziq — Ne vous avais-je pas dit que cet entretien méritait d'être consigné ?

Abd al-Wahid Khallaf — Cet entretien fait merveille pour apaiser les nerfs d'Ustadh Ahmed Amin, il commence même à sourire. Mais l'essentiel est de profiter de cette réunion pour réformer la méthode littéraire du Dr Zaki Mubarak ; il est, de tous nos écrivains, le plus capable de provoquer des tempêtes littéraires, et je ne sais comment il est revenu d'Irak indemne...

Tawfiq al-Hakim — Espérez-vous donc qu'il y trouvât la mort ?

Taha Hussein — Il se serait reposé, et nous aurait reposés aussi, comme l'a dit un certain écrivain.

Zaki Mubarak (récitant) :

*Vous demeurerez ainsi à jamais, et moi je demeurerai
pour vous, éternel comme les montagnes le demeurent.*

Ahmed Amin — Quelles montagnes, quelle éternité ? N'avons-nous pas des plumes capables d'éteindre la tienne au moindre effort ?

Abd al-Wahid Khallaf — Laissez-moi achever ce que je disais. Zaki Mubarak est, de tous nos écrivains, le plus capable de provoquer des tempêtes littéraires, mais il ne dirige jamais son énergie vers ce qui serait utile.

Zaki Mubarak — Et que suggérez-vous donc, cher monsieur ?

Abd al-Wahid Khallaf — Je suggère que tu reviennes à tes anciennes habitudes, du temps où tu écrivais sur la prose artistique et le soufisme islamique, et que tu tournes tes polémiques et tes joutes contre les anciens.

Taha Hussein — Il y a peu d'espoir de détourner le Dr Zaki Mubarak vers quelque chose d'utile ou de profitable.

Zaki Mubarak — Cher Docteur...

Taha Hussein — Tu me terrasses encore avec cette expression de « cher Docteur » ; et j'avoue être bien embarrassé à ton sujet. En société, tu es un homme parfaitement charmant, mais dès que tu te retrouves seul avec ta plume, tu te changes en démon rebelle.

Amin al-Khouli — Défends-toi, Zaki, je crains que notre brave de la Monoufia ne soit sur le point d'être vaincu.

Zaki Mubarak — J'ai un mot à dire, cher Docteur, et ne m'en veuillez pas de m'accrocher à cette expression : j'ai suivi vos cours pendant plusieurs années, et je ne me permets pas de vous attaquer.

Taha Hussein — Ne vous ai-je pas dit que Zaki Mubarak était un homme...

Zaki Mubarak — Je vous remercie de cette bonté, cher Docteur ; et j'ajouterai que c'est de vous que j'ai appris les principes de l'injustice et de l'arbitraire.

Abd al-Wahhab Azzam — Allez, mon oncle Zaki, vas-y, donne tout ce que tu as !

Zaki Mubarak — Vous souvenez-vous de l'escarmouche qui opposa le Dr Taha et le Dr Mansour dans les pages d'Al-Ahram, en 1921 ?

Mansour Fahmy — Quelle escarmouche ? Rappelle-moi, j'ai oublié.

Zaki Mubarak — Vous aviez, cher Docteur, loué le style d'al-Manfalouti ; et notre maître le Dr Taha s'était emporté, vous enjoignant d'appeler un chameau un chameau et un lapin un lapin, ou quelque chose d'approchant — ce qui signifiait qu'al-Manfalouti n'était ni écrivain ni homme de lettres.

Taha Hussein — Et ensuite ?

Zaki Mubarak — Et ensuite est venu le grand Ustadh Dr Taha Hussein lui-même, celui-là même qui avait nié qu'al-Manfalouti fût écrivain ou homme de lettres, pour reconnaître, lui, qu'Ustadh Ahmed Amin était bel et bien écrivain et homme de lettres, et pour permettre que son style soit enseigné aux étudiants de première année à la Faculté des Lettres !

Taha Hussein — Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

Zaki Mubarak — Je n'ai jamais touché au haschich de ma vie, mais je vous assure que le style d'Ahmed Amin est bel et bien enseigné à la Faculté des Lettres.

Taha Hussein — C'est impossible.

Ahmed Amin — La Faculté enseigne les styles de tous les auteurs contemporains.

Zaki Mubarak — Et vous êtes écrivain, avec un style à vous ?

Mansour Fahmy — Prends garde, Zaki, à ne pas sortir des convenances de la conversation.

Ahmed Amin — Si seulement vous m'aviez cru quand j'ai dit que Zaki Mubarak ne critique pas le chercheur comme un savant critique un savant, mais comme un lutteur affronte un savant.

Zaki Mubarak — Et vous êtes un savant, cher maître ? Le savoir se mesure-t-il donc, lui aussi, au boisseau ?

Ahmed Amin — Tout le savoir est chez toi, apparemment ; nous ne sommes tous que de modestes élèves débutants !

Ali Abd al-Raziq — Cet entretien ne mérite décidément pas d'être consigné !

Abd al-Hamid al-Abbadi — C'est en tout cas une page d'histoire !

Tawfiq al-Hakim — Je jure devant Dieu que je suis profondément affligé de ce à quoi nous en sommes venus ; j'aurais tant aimé qu'il existe, entre les gens de lettres, de grandes amitiés comme celles que connaissent les grands écrivains de Paris, de Londres et de Berlin.

Abd al-Wahhab Azzam — Comme celle dont nous venons d'être témoins entre Zaki Mubarak et Ahmed Amin !

Taha Hussein — Mon esprit se refuse absolument à admettre que la critique puisse ruiner l'amitié entre amis.

Chafiq Ghorbal — Je crois que le Dr Zaki est, au fond, un homme au cœur bon. J'ai lu ses articles sur Ustadh Ahmed Amin avec un vif plaisir, et j'en ai tiré beaucoup de profit littéraire. S'il avait seulement épargné à sa plume certaines expressions qui frisaient la moquerie à l'égard d'Ustadh Ahmed Amin, personne n'aurait pu lui adresser le moindre reproche.

Tawfiq al-Hakim — Et ces articles ont un autre mérite, outre leur profit littéraire : ils m'ont tant dégoûté de notre atmosphère littéraire ici qu'ils m'ont donné envie de passer l'été en Europe, et je ne suis revenu qu'en croyant l'affaire terminée. Ma déception fut alors immense de constater que Zaki Mubarak continuait d'aller et venir, détaillant sans fin les méfaits d'Ahmed Amin. Sans la guerre, je serais reparti d'où j'étais venu. Où donc Zaki Mubarak trouve-t-il tout ce flot de paroles ?

Chafiq Ghorbal — Le responsable de tous ces tracas, c'est Ustadh Ahmed Amin lui-même.

Ahmed Amin — Moi, responsable ?

Chafiq Ghorbal — Absolument, vous êtes le responsable ; vous avez poursuivi vos recherches tout l'été, offrant ainsi au Dr Zaki Mubarak un terrain tout prêt. Qui nourrit le feu ne saurait lui reprocher de brûler.

Taha Hussein — Dois-je comprendre par là que notre monde littéraire a véritablement repris vie cet été ?

Zaki Mubarak — Il vous suffit de savoir, cher Docteur, qu'Ustadh Ahmed Amin a transporté toute sa bibliothèque à Alexandrie cet été, afin d'avoir ses références sous la main pour me répondre.

Ahmed Amin — Moi, je t'ai répondu ? Et as-tu jamais dit quelque chose qui méritât réponse ?

Zaki Mubarak — Dieu seul sait combien j'ai occupé votre cœur et votre esprit, et combien je vous ai contraint à retourner fouiller vos œuvres littéraires et vos traités de jurisprudence. Pouvez-vous vraiment prétendre, cher maître, ignorer ma place dans le monde des lettres ?

Ahmed Amin — Tes articles où tu m'attaques n'ont fait que dégouter les lecteurs de ton savoir et de ton style.

Chafiq Ghorbal — J'ai entendu tout le contraire. J'ai entendu dire que les articles du Dr Zaki Mubarak attaquant Ustadh Ahmed Amin témoignaient d'une érudition remarquable et d'une pensée profonde, et j'ai entendu certains dire qu'ils n'avaient découvert la véritable valeur de Zaki Mubarak que grâce à ces articles.

Mansour Fahmy — Voilà qui éclaire un aspect de la psychologie collective : le public connaît Zaki Mubarak le critique, mais ignore Zaki Mubarak l'auteur, car il critique dans la fureur et compose dans le calme.

Taha Hussein — Zaki Mubarak s'invente une révolution en toute chose, jusque dans ses ouvrages savants ; mais sa révolution, dans ses livres, n'attire pas l'attention du public, car elle touche le plus souvent des figures du passé, et s'en prendre aux anciens ne suscite l'intérêt des gens que lorsque cela touche, de près ou de loin, aux croyances — comme cela se produisit le jour où parut son livre Sur la poésie préislamique.

Zaki Mubarak — Et c'est justement pour cela, cher Docteur, que vous avez pris soin d'aiguiser certains mots, afin d'attirer l'attention sur ce précieux ouvrage !

Taha Hussein — Et alors, qu'as-tu à dire, Docteur Zaki ?

Zaki Mubarak — Ni « alors » ni « avant » ; mais j'aimerais bien savoir comment la franchise peut être licite à un moment et illicite à un autre ? Et comment ce qui vous est permis, cher Docteur, se trouve interdit à tout le reste des gens ?

Taha Hussein — Il semble que tu tiennes à jouir d'une liberté totale dans ta vie intellectuelle ; et il semble, hélas, que tu n'aies tiré aucune leçon de ce qu'ont enduré les esprits libres de ce pays. Ce que tu m'envies t'appartient, à toi aussi, quand il te plaira de le prendre. J'espère seulement que le jour où tu reviendras de ton excès et de ton emportement est encore loin — le jour où tu désespéreras de l'équité des hommes, comme j'en ai moi-même désespéré.

Mansour Fahmy — Mais qu'est-ce qui justifie de toucher à ce qui touche aux croyances ?

Taha Hussein — Demande-toi cela à toi-même, Mansour, car tu as, toi aussi, ton histoire avec les croyances.

Mansour Fahmy — C'était au temps de ma jeunesse.

Taha Hussein — Et ce que j'ai fait, moi, je l'ai fait au temps de ma jeunesse aussi, bien qu'à peine dix ans se soient écoulés depuis. Et le regret me brûle le cœur chaque fois que je me rappelle que je ne suis plus capable de provoquer les foules à nouveau. Ne provoquons-nous jamais les foules que par la grâce de ce qui subsiste en nous de révolte et de fougue dans le sang ?

Abd al-Wahid Khallaf — Cela signifie-t-il que le Dr Zaki Mubarak provoque la foule des gens de lettres parce qu'il est encore dans la pleine fougue de la jeunesse ?

Taha Hussein — Ce que je sais, c'est que Zaki Mubarak est passé, du moins par l'âge, dans la catégorie des hommes mûrs ; j'ai moi-même été témoin de ses chicanes dans les cours d'Ustadh Ali Abd al-Raziq à al-Azhar, en 1912.

Zaki Mubarak — Et moi, j'ai été témoin de vos chicanes, cher Docteur, dans les cours du Cheikh Muhammad al-Mahdi à l'Université égyptienne, en 1913.

Ahmed Amin — Et malgré cet âge avancé, Zaki Mubarak persiste dans la galanterie et les propos d'amour comme s'il avait vingt ans.

Chafiq Ghorbal — Cette plaisanterie prouve qu'Ustadh Ahmed Amin a retrouvé sa sérénité et sa bonne humeur.

Taha Hussein — Pouvons-nous alors espérer que Zaki Mubarak cessera son hostilité, après cet apaisement ?

Zaki Mubarak — Sera-ce une véritable réconciliation ?

Ahmed Amin — Nous ne nous réconcilierons jamais vraiment, après tout ce qui s'est passé.

Zaki Mubarak — Il semble que vous preniez plaisir à être attaqué ; je vais donc vous décevoir, et me taire à votre sujet après seulement trois ou quatre articles de plus... Bonsoir, cher Docteur, et louange à Dieu qui

vous a ramené parmi nous sain et sauf.

(Héliopolis)

Zaki Mubarak